

## Francesco Soave et la question de l'Académie de Berlin (1771)

Cordula Neis

Europa-Universität Flensburg, Professor of French Linguistics, Affiliation: Prof. Dr. Cordula Neis, Europa-Universität Flensburg, Romanisches Seminar, Auf dem Campus 1 OSL 333, 24943 Flensburg, Germany

---

**Abstract:** Francesco Soave est l'une des figures marquantes de la philosophie et de la pédagogie italiennes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il a participé à la question du prix de Berlin sur l'origine du langage, qui a été affichée pour l'année 1771. Cependant, depuis que Johann Gottfried Herder a remporté le prix, sa contribution a longtemps été peu remarquée, bien qu'il l'ait publiée en italien sous le titre *Ricerche intorno all'istituzione naturale di una società e di una lingua (e all'influenza dell'una e dell'altra su le umani cognizioni)*, dans l'année 1770.

En effet, son texte, qui a reçu un *Accessit* de l'Académie de Berlin, mérite de sortir de l'ombre de son éminent concurrent. Comme ses concurrents, il s'intéresse beaucoup aux implications anthropologiques et épistémologiques de la question du prix. On notera en particulier ses élaborations spécifiques sur la vie familiale à l'état primitif et sa critique générale de la philosophie sociale de Rousseau.

Sa convention épistémologique, en revanche, est un peu plus conventionnelle et fortement orientée vers les hypothèses de Condillac. Remarquables sont ses remarques sur le « langage des bêtes », qui ont été en partie confirmées par les résultats de recherches plus récentes.

**Keywords / Tags:** Soave, origine du langage, question du prix de Berlin sur l'origine du langage, Rousseau, anthropologie, épistémologie, « langage des bêtes »

---

### 1. Contexte du traité et dates biographiques liées à l'œuvre

Dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, bon nombre d'académies et de sociétés savantes en Europe avaient coutume de lancer des concours académiques sur des sujets scientifiques de tout genre. Sous le règne du Roi de Prusse, Frédéric II (1712-1786), qui protégeait les sciences et les belles-lettres et qui se passionnait notamment pour la philosophie spéculative, en 1769, l'Académie de Berlin pose une question relative à l'origine du langage à la république des lettres européenne. La question était la suivante:

*En supposant les hommes abandonnés à leurs facultés naturelles, sont-ils en état d'inventer le langage? Et par quels moyens parviendront-ils d'eux-mêmes à cette invention? On demanderait une hypothèse qui expliquerait la chose clairement, et qui satisfît à toutes les difficultés.* (cf. Harnack 1900: Bd II,1: 307)

C'est en posant cette question que l'Académie prussienne voulait mettre fin à une discussion qui couvait depuis longtemps dans ses propres murs et qui préoccupait la république des lettres européenne depuis des siècles (cf. Aarsleff 1974, Megill 1974, Ricken 1984, Ricken et al. 1990, Borst 1995, Gessinger / von Rahden 1989, Neis 2003, Neis 2006, Haßler / Neis 2009). L'objectif était de surmonter l'hypothèse d'une origine divine du langage, qui, en outre, avait été défendue en 1756 par le théologien et démographe Johann Peter Süßmilch (1707-1767), membre de l'Académie de Berlin. La défense de l'origine divine du langage avait été proclamée par Johann Peter Süßmilch (1707-1767), démographe fameux et lui-même membre de l'illustre Académie de Berlin devant laquelle il avait lu en 1756 un exposé intitulé *Versuch eines Beweises, daß die erste Sprache ihren Ursprung nicht vom Menschen, sondern allein vom Schöpfer erhalten habe*, qui incita l'académie à s'occuper de cette problématique.

Il y avait un total de 31 entrées, dont 11 en allemand, 10 en français et 3 en latin. Après que ces manuscrits ont été largement oubliés, à part leur résumé plutôt superficiel dans la thèse de 1974 d'Allan D. Megill, je les ai repris dans ma thèse *Anthropologie im Sprachdenken des 18. Jahrhunderts – Die Berliner Preisfrage nach dem Ursprung der Sprache (1771)* (2003) et soumis à un examen approfondi.

L'une des principales caractéristiques des concours de prix académiques du siècle des Lumières était l'anonymat des participants. Ce n'est qu'en cas de victoire que le nom de l'auteur a été connu. Dans certains cas, les auteurs ont également publié leur texte de manière indépendante à une date ultérieure, comme l'a fait Francesco Soave (1743-1806).

La dissertation en langue latine que Francesco Soave envoya à l'Académie de Berlin en réponse à la question sur l'origine du langage lui a valu un *accessit* et l'acclamation des juges du concours. Ceux-ci qualifièrent sa contribution de « pièce qui satisfait pleinement à toute la question. Elle épuise la matière et ne laisse rien à désirer. Elle est d'une excellence supérieure ». (Archiv der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften: *Mémoires pour le prix de la Classe spéculatives de 1771* (Signatures I-VI-10, Teil I, Bl. 19-22r). De nos jours, on ne pourra s'empêcher de partager cette opinion vu la vaste érudition et l'inspiration enthousiaste dont ce texte fait preuve. En dépit de ces qualités, cette dissertation a failli tomber dans l'oubli face

à l'essai splendide de Johann Gottfried Herder (1744-1803), notamment couronné par l'Académie de Berlin. Heureusement, Soave était soucieux de publier sa dissertation, traduite en langue italienne, en l'insérant soit dans la préface de sa *Grammatica Ragionata della Lingua italiana* (1770), un traité de grammaire conçu sur le modèle de Claude Lancelot (1615-1695) et de César Chesneau Du Marsais (1676-1756), soit dans la collection de ses œuvres métaphysiques. Dans l'ensemble de ses *Istituzioni di Logica, metafisica ed etica* de 1791, on retrouve le texte légèrement modifié sous le titre de *Ricerche intorno all'istituzione naturale di una società e di una lingua (e all'influenza dell'una, e dell'altra su le umane cognizioni)*. La préface des *Ricerche* mentionne le contexte académique qui a influencé la rédaction du manuscrit tout en faisant un coup de chapeau au vainqueur du concours. Soave daigne même déclarer qu'il se serait abstenu de publier ses propres réflexions si la dissertation de Herder n'avait pas été tellement différente de la sienne:

[...] io mi sarei tenuto dal pubblicare le presenti ricerche, se la dissertazione del Sig. Herder, che meritamente fu coronata, e che già uscita alla luce, fosse stata da essa meno dissimile (Soave 1813: 11).

D'après Soave, Herder aurait traité de l'origine du langage d'une façon plus abstraite et plus universelle tandis que lui-même avait tenté de résoudre cette problématique épineuse et énigmatique d'une manière visant plutôt les aspects concrets et particuliers de l'invention langagière:

Egli [Herder] colla vastità del suo ingegno abbraccia il proposto argomento piu in universale, e più in astratto; io l'esamino più in particolare, e, [...] più in concreto (Soave 1813: 11).

Il est certainement vrai que le manuscrit latin ainsi que sa traduction italienne témoignent d'un esprit pédagogique qui tend à de nombreuses explications concrètes en partie très terre à terre après avoir présenté d'une façon minutieuse et rigoureuse le cadre théorique des différentes argumentations. Ce besoin de clarté et de simplicité est certainement lié au grand intérêt que Francesco Soave consacra pendant toute sa vie à la pédagogie. Élevé au collège des Pères Somaschi à Lugano, sa ville natale, à l'âge de 22 ans, on l'envoya à Milan pour instruire les novices de la congrégation dans les belles-lettres. A Parme, il enseigna d'abord dans un collège de nobles pour passer ensuite à l'université où il enseigna l'éloquence poétique. C'est pendant cette période qu'il fut l'un des premiers en Italie à se consacrer à la composition d'une grammaire fidèle aux principes de Lancelot et de Dumarsais.

Dans notre contexte, il est important de souligner qu'il obtint la chaire de philosophie et de morale au lycée de Brera à Milan où il enseigna aussi la logique et la métaphysique. Fidèle aux conceptions empiriques de John Locke (1632-1704) ainsi qu'au courant sensualiste et idéologique, il traduit l'*Essay concerning human understanding* (1690) en 1775, ouvrage dont l'influence est remarquable dans son traité sur l'origine du langage. Ayant été aux prises avec les républicains, il publia un pamphlet violent contre la révolution française qui le força en 1796 à se retirer de nouveau dans la congrégation des Somaschi. C'est pendant l'ère napoléonienne qu'il obtint la chaire d'idéologie (= analyse des idées) à l'université de Pavie (en 1803). Quant aux aspirations pédagogiques de ce polygraphe, il reste à souligner son parti pris pour le mouvement de réformes qu'avait suscité l'*Émile* de Rousseau (1712-1778) et son engagement pour l'inauguration de la littérature scolastique en Italie. (Pour la biographie de Soave cf. l'article SOAVE du *Grande Dizionario Enciclopedico Utet* (1972: 407)).

Loin de vouloir établir un rapport nécessaire entre la biographie et l'œuvre, l'on serait tenté tout de même de constater que les deux grands courants d'intérêt de Francesco Soave, à savoir la philosophie et la pédagogie, se reflètent dans la conception du traité sur l'origine du langage. Dans la version italienne, la tendance du raisonnement est manifeste:

Dès le début, il s'agit de recherches concernant l'institution naturelle d'une société et d'une langue et de l'influence des deux phénomènes sur les connaissances humaines. D'un côté, c'est la composante anthropologique qui attire l'intérêt et que l'on voudrait de bon gré rapprocher des préférences pédagogiques de l'auteur en question; de l'autre côté, la composante épistémologique réclame sa place dans l'ensemble de la conception. A notre avis, c'est principalement la faculté de Soave de réunir habilement ces deux aspects dans son argumentation qui mérite notre admiration surtout quand on considère les contributions des autres participants au concours berlinois. Leurs manuscrits, dans la grande majorité des cas, exposent le problème, en le limitant soit à la problématique anthropologique, soit à la problématique épistémologique. Souvent, leur argumentation manque de solidité, de profondeur et de portée (cf. Neis 2003). Contrairement à la majorité de ses concurrents, Soave a d'ailleurs coutume d'indiquer ses sources avec précision. On verra par la suite comment Soave réussit à réunir les deux composantes susmentionnées dans son argumentation sur la naissance du langage.

## 2. La composante anthropologique du traité

### 2.1. La polémique contre Rousseau

Le manuscrit latin que Soave envoya à l'académie de Berlin s'intitule *An, et Quomodo Facultatibus suis naturalibus Permissi Homines Linguam Per se ipsi instituere possint* et suit la devise: *Utilitas expressit nomina rerum*, principe exposé par Lucrèce (97-55) dans son *De rerum natura*. Ce texte de référence (cf.

Schlieben-Lange 1984) fut souvent mentionné par les participants au concours berlinois, qui situèrent l'origine du langage dans un contexte épicuréen et lucrécien (cf. Gensini 1999; Schmitter 1999). Au même contexte lucrécien se réfèrent les devises des manuscrits I-M-681 « At varios linguae sonitus natura subegit » ainsi que le manuscrit I-M-685 « Varios linguae sonitus natura subegit » (Archiv der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften: Signaturen I-M-663 bis I-M-686 (Preisschriften 1771)). Adepte de Lucrèce, Soave lui aussi conçoit l'idée d'une « nécessité articulatoire » ressentie par l'homme. D'après Lucrèce, c'est la nature elle-même qui force l'homme à énoncer des sons, position également défendue par Soave.

Dès le début du traité, il explique qu'il devrait tout d'abord regrouper toutes les facultés et toutes les connaissances humaines ayant résulté de l'habitude du commerce réciproque des hommes et ensuite les comparer avec l'état hypothétique initial du genre humain. Cependant, comme facteurs provoquant l'origine du langage, il pourrait uniquement accepter la *nature*, la *nécessité* et le *hasard*. Cette méthode révèle qu'il est soucieux de respecter la manière dont la question a été posée par l'académie puisque celle-ci insistait sur les facultés naturelles, fait qui démontre qu'elle exigeait une conception de l'homme comme *tabula rasa*, concept de base de la théorie épistémologique de Locke, et qu'en même temps, elle n'aurait pas accepté la théorie de l'origine divine du langage.

Quant à la méthode de la dissertation, il reste à souligner que pour Soave, les problématiques anthropologique et épistémologique de la question sont tellement intimement liées qu'il faut les traiter simultanément:

[...] prius enim detrahendae Hominibus facultates omnes, cognitionesque, quas ex aliorum consuetudine, ac sermoni usu assequuntur, deducendi ii scilicet ad belluarum prope conditionem; tum absque ullo alieno subsidio, sola naturae vi, solo necessitatem impulso, sola rerum combinatione fortuita ad eum, quem in praesens occupant, locum iterum perducendi (I-M-666: 1).

Soave base son enquête sur une expérience hypothétique:

Tout en suivant les traces d'un de ses modèles, l'abbé de Condillac (1715-1780), il imagine un couple d'enfants de sexe opposé abandonnés seuls sur un îlot avant l'usage de la parole. Cette expérience dans le style de Psammetiche est aussi reprise par d'autres participants du concours parmi lesquels figure notamment l'abbé Copineau (XVIII<sup>e</sup> siècle -? XIX<sup>e</sup> siècle) dont *l'Essai synthétique sur la formation des langues* se base principalement sur cette hypothèse. Pour Soave, il est clair qu'un individu tout seul ne saurait jamais inventer le langage: « Id ergo primo certissimum, Hominem unicum, ac solitarium nullam plane linguam instituere posse » (I-M-666: 3). L'invention du langage est indissolublement liée à l'existence d'une société, ne consisterait-elle que de deux personnes.

Même les animaux les plus intelligents tels les éléphants, les castors et les singes vivent en société et en reconnaissent les avantages. Pourquoi donc l'homme serait-il cet être hébété errant seul dans les bois comme le conçoit Rousseau?

Celui-ci, dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* brosse un tableau peu flatteur de l'homme naturel. (Les fondements anthropologiques de la philosophie de Rousseau sont présentés plus en détail dans Claparède 1935, Derrida 1961, Duchet 1971, Duchet/Launay 1967, Verri 1970, Starobinski 1971, Fetscher 1975, Philonenko 1984, Ricken 1984, Droixhe/Haßler 1989 et Neis 2002 & 2003). Poussé uniquement par son instinct et ses besoins, plus semblable à une bête qui erre dans les bois qu'à l'homme civilisé, l'homme naturel de Rousseau semble peu disposé et encore moins enclin à l'invention du langage. Ainsi, l'invention du langage semble même constituer un obstacle insurmontable pour cet homme primitif qui saurait se passer du langage sans la moindre difficulté. Contrairement à Condillac qui avait avancé l'hypothèse d'un couple d'enfants de sexe opposé abandonnés seuls sur un îlot avant l'usage de la parole, Rousseau refuse d'imaginer son homme naturel comme créature sociable et s'enlise dans les apories de l'antériorité du langage et de la société. En effet, Rousseau ne considère pas le langage comme attribut essentiel de l'homme naturel qui semble entièrement réduit à ses besoins primaires et s'en contente. Voilà comment Rousseau s' imagine « les embarras de l'origine des langues » dans l'état sauvage hypothétique qu'il présente dans la première partie de son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*:

Qu'il me soit permis de considérer un instant les embarras de l'origine des langues. Je pourrais me contenter de citer ou de répéter ici les recherches que M. l'abbé de Condillac a faites sur cette matière, qui toutes confirment pleinement mon sentiment, et qui, peut-être, m'en ont donné la première idée. Mais la manière dont ce philosophe résout les difficultés qu'il se fait à lui-même sur l'origine des signes institués, montrant qu'il a supposé ce que je mets en question, savoir une sorte de société déjà établie entre les inventeurs du langage, je crois en renvoyant à ses réflexions, devoir y joindre les miennes pour exposer les mêmes difficultés dans le jour qui convient à mon sujet. La première qui se présente est d'imaginer comment elles purent devenir nécessaires; car les hommes n'ayant nulle correspondance entr'eux, ni aucun besoin d'en avoir, on ne conçoit ni la nécessité de cette invention, ni sa possibilité, si elle ne fut pas indispensable. Je dirais bien, comme beaucoup d'autres, que les langues sont nées dans le commerce domestique des pères, des mères et des enfants : mais outre que cela

ne résoudrait point les objections, ce serait commettre la faute de ceux qui, raisonnant sur l'état de nature, y transportent les idées prises dans la société, voient toujours la famille rassemblée dans une même habitation, et ses membres gardant entr'eux une union aussi intime et aussi permanente que parmi nous, où tant d'intérêts communs les réunissent ; au-lieu que dans cet état primitif, n'ayant ni maisons, ni cabanes, ni propriétés d'aucune espèce, chacun se logeait au hasard, et souvent pour une seule nuit; les mâles et les femelles s'unissaient fortuitement, selon la rencontre, l'occasion et le désir, sans que la parole fût un interprète fort nécessaire des choses qu'ils avaient à se dire : ils se quittaient avec la même facilité (Rousseau 1992 [1755]: 199).

Comment Soave juge-t-il la représentation de l'état de la nature par Rousseau? En fait, Soave critique le philosophe de Genève avec acharnement dans son traité et avant tout sa conception de l'homme dans l'état naturel exposée dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Soave dénonce les contradictions dans lesquelles s'est entremêlé Rousseau. Il n'arrive pas à réconcilier l'idée de l'homme de la première partie du *Discours* vivant dans un isolement total avec la vision de la deuxième partie du traité rousseauiste qui nous montre l'homme aux prises avec son prochain et dégradé par les insultantes usurpations de la civilisation naissante:

Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux, ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne (Rousseau 1992 [1755]: 222).

Soave se réfère ainsi à cette contradiction irréconciliable entre l'homme sauvage de la première partie et l'homme civilisé de la deuxième partie du *Discours* rousseauiste:

Quae quidem omnia si celeberrimus Genevensis Philosophus paullo accuratius perpendisset, haud ita fortasse universaliter dubitasset, utrum silvestres Homines vel ipsam familiae societatem per se instituire possint. (Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les Hommes; 1<sup>re</sup> partie). Quanquam idem ipse quod in priori orationis sua parte negare visus est, in posteriori denique concedendum putavit (I-M-666: 10).

Contrairement au philosophe de Genève, Soave nous présente un portrait beaucoup plus aimable des premiers hommes, représentés en l'occurrence par le couple sauvage abandonné à lui-même. Contrairement à Rousseau, il croit que, même s'ils se perdaient, les deux sauvages pourraient facilement se retrouver sur le petit îlot imaginé dès le début du traité. Et contrairement à Rousseau, Soave croit que la volupté les lierait ensemble de façon qu'ils ne se quitteraient pas facilement. C'est surtout à la naissance de la première famille que Soave attribue une valeur cruciale pour le développement de la société. Avec beaucoup de soin et de sympathie, il trace un tableau émouvant de la famille naissante, de l'amour paternel, des périls extérieurs tels que les bêtes féroces qui menacent cette première association d'hommes.

Les charmes qu'a pour Soave la vie familiale rappellent les descriptions émouvantes qu'en a fait Diderot dans ses drames bourgeois, tels *Le père de famille* et *Le fils naturel*. Quelques extraits du traité illustreront la conception positive de la famille par Soave. Celui-ci suppose que l'instinct maternel découle des réalités biologiques du travail d'accouchement et de la lactation. Même si l'affection maternelle pour le nouveau-né ne se manifeste pas immédiatement dès la naissance, néanmoins, grâce à une habitude mutuelle et une confiance croissante dans la nouvelle créature, des sentiments d'amour surgiront nécessairement:

Lactis ad mamillas affluxus, ejus in ipsam impulsus, partusque inde dolor, illam facile adducet, ut nato papillas porrigat. Cum vero in filio alendo se ipsam recreet, etiamsi nullam primo initio amoris affectum persentiret, hic tamen longa demum consuetudine necessario oriretur (I-M-666: 6).

Quant au père du nouveau-né, il ne comprend pas, au début, son rôle dans la reproduction. Cependant, il doit nécessairement aimer l'enfant qui était né de son épouse bien-aimée, en raison de l'habitude de l'accomplissement conjoint des tâches et de ses sentiments de plaisir. Élever l'enfant, selon Soave, renforce le lien parental. Que le soin du développement de l'enfant jusqu'à son indépendance soit la tâche des deux parents semble naturel, puisque ce comportement social se trouve même chez les animaux et particulièrement chez les oiseaux:

Quoad Patrem fieri quidem potest, ut primo ignoret quantum ipse etiam ad novi hujus entis procreationem contulerit. [...] At ex dulcissima Coniuge natus est, quam sane tum ob mutua accepta officia, tum praecipue ob captam ex ea voluptatem necessariò amare debet. Non ille igitur vel hoc infantulum hunc tenero quodam amoris affectu prosequatur? [...] Haec igitur utrique parenti communis erit: haec proinde arctiori eos vinculo consociabit tamdiu saltem, quamdiu tenello Infanti eorum auxilio opus erit. Communem esse utrique Parenti [Liberorum] natorum curam apud bruta etiam saepe videmus, atque aves praesertim (I-M-666: 7).

Bien que l'homme ne dispose pas de forces physiques comparables à celles des animaux sauvages et bien qu'il ne sache pas les surpasser en vitesse, il ne se retrouve néanmoins pas dans la condition rousseauiste

de l'animal dépravé. Le manque d'instinct et de vigueur est vite compensé par deux qualités exclusivement réservées à l'homme: *sagacitas* et *ingenium*:

Porro Homines *sagacitate*, et ingenio caetera omnia animantia facile superare, nemo profecto dubitaverit. Quis igitur dubitet facturos Homines quod facere vel bruta ipsa assuescunt? (I-M 666: 5)

Sa sagacité et sa faculté d'imagination permettent à l'homme de réagir selon les exigences particulières de la situation lui garantissant ainsi une variété beaucoup plus grande dans son répertoire de conduite. La conception de l'homme comme libre agent doué de la faculté de *perfectibilité* avait déjà séduit Georges-Louis Leclerc Comte de Buffon (1707-1788) qui, de manière cartésienne, voyait une différence fondamentale entre l'homme et la bête – jugement que Condillac critique impitoyablement dans son *Traité des animaux* (1755). Ce dernier ne voyait notamment qu'une différence graduelle entre l'homme et les animaux, à qui il accordait la faculté de l'imagination. Son *Traité des animaux* est une véritable diatribe de Condillac contre le concept de René Descartes (1596-1650) et de Buffon qui considèrent les animaux comme de purs automates. Selon Condillac, la différence entre les hommes et les bêtes ne serait que graduelle. Équipés de façon moins sophistiquée que les hommes et ayant un répertoire de besoins beaucoup plus limité que ceux-ci, il ne paraît pas étonnant qu'ils se servent d'un « langage » différent:

Mais si les bêtes *pensent*, si elles se font connoître quelques-uns de leurs sentiments, enfin, s'il y en a qui entendent quelque peu notre langage, en quoi donc différent-elles de l'homme? *N'est-ce que du plus au moins?* (Condillac 1947: 361b)

Pour la reconstruction hypothétique de l'état de nature, Soave se sert de la comparaison entre les hommes et les animaux pour justifier ce qu'il croit pouvoir accorder aux premiers hommes comme facultés naturelles. Il lui semblerait en effet injuste de nier aux hommes des facultés dont les bêtes mêmes disposent: « Quis igitur dubitet facturos Homines quod facere vel bruta ipsa assuescunt? » (I-M-666: 5)

Dans la version italienne, les *Ricerche intorno all'istituzione naturale di una società e di una lingua*, Soave dira même: « La calda immaginazione di questo autore non gli ha lasciato vedere nell'uomo selvaggio che una bestia, e non più » (Soave 1813: 116).

Ainsi Soave contredit-il le renversement de la *chaîne des êtres* (cf. Lovejoy 1950) effectué avec vigueur par Rousseau qu'il accuse d'avoir dégradé la nature de l'homme au-dessous de celle de la bête. Cette polémique s'avère pourtant plus élaborée et plus mordante dans la version italienne du traité. Il est évident qu'à l'égard d'un public plus large et libéré des chaînes qu'impose le cadre officiel du concours, Soave peut lancer des flèches venimeuses avec plus de désinvolture. Il écrit:

Ma un filosofo, quanto ingegnoso, altrettanto stravagante nei suoi paradossi, un filosofo, che non sa trovar l'uomo felice, se non avvicinandolo quanto è possibile alle bestie, ha poi anche voluto sotto alle bestie medesime *degradarlo*, pretendendo, che abbandonato a sè stesso, non solo egli non sia capace d'istituire niuna lingua, ma nemmeno d'istituire niun principio di società. E qual mania è questa mai di voler abbassare sè medesimo pel tristo piacere d'abbassare i suoi simili? (Soave 1813: 113/114)

L'homme est pour Soave un être naturellement sociable. Il insiste sur ce point à la fin du traité qu'il consacre en large mesure à la réfutation des thèses rousseauistes. On se rappelle que dans le *Discours*, Rousseau place mille obstacles entre l'homme et la parole et va jusqu'à prétendre qu'il ne concevait ni la nécessité ni la possibilité de l'invention du langage (cf. Rousseau: *Discours* 1992: 199).

Pour Soave, il n'y a aucune difficulté pour motiver la naissance de la parole. Suivant les traces de Lucrèce, les mêmes besoins qui obligeaient l'homme de s'associer à son semblable l'auraient forcé à inventer le langage. Étant toujours aux prises avec Rousseau, Soave cite le passage dans lequel le philosophe de Genève explique que « la parole paraît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole » (Rousseau 1992: 205).

Soave s'insurge contre ce conventionalisme radical de Rousseau en expliquant avoir clairement démontré dans son traité que le langage articulé a pu naître sans aucune convention:

At nos satis fusé hactenus ostendimus quonam modo *absque ulla prorsus conventionione articulatae voces institui queant* (I-M-666: 88).

Ce sera en retraçant les données principales de l'épistémologie de Soave que nous verrons sous peu pourquoi il peut se permettre une telle réfutation du conventionalisme.

## 2.2. Le « langage » des bêtes

Avant de passer à l'épistémologie soavienne, considérons encore le dernier chapitre de sa dissertation intitulé *Quaeritur cur caetera Animalia nullam unquam Articulatam Linguam instituerint*. Pourquoi les bêtes ne sont-elles pas capables d'inventer à leur tour un langage articulé? Soave donne quatre raisons:

1. Une grande quantité d'animaux ne vivent pas en société. Vu la grande vitesse du développement de ces animaux, quelques mois après leur naissance, ils abandonnent déjà leurs parents et se suffisent à eux-mêmes: « Apud plerasque belluarum species nulla omnino societas viget, cujus quidem rei illa praecipua est causa [sic], quod bellua generatim celerrimè crescunt, ac confirmantur, unde cum paucos

post menses jam sibi ipsa sufficient, a parentibus, quibuscum brevi adeo consueverunt, facillimè dividuntur » (I-M-666: 89/90).

2. Les animaux vivant en société ont rarement besoin de l'aide des autres parce que la nature les a généreusement équipés pour satisfaire leurs besoins limités: « Illa etiam, qui simul vivunt, parum alieno indigent auxilio: quaelibet enim a natura ita comparata est, ut necessitatibus suis, quae paucae admodum sunt, per se ipsa facile consulant » (I-M 666: 90).
3. L'instinct, qualité dominante de la condition animale, rend superflu l'usage conscient et déterminé de leurs facultés: « Bruta pleraque sensu aliquo praecipuè excellent, ut lepra auditu, canes olfactu etc. Cum hoc autem sensu praesertim utantur, habitum facile ineunt, ea omnia quae vitae necessaria sunt, ipso duce perficiendi, quem habitum \*instinctum\* nos appellamus. Hujusmodi instinctu caecae omnia agentes, facultates animi parum admodum, ac paene nihil exercent. Nil mirum igitur, si nullum unquam idioma instituunt, quod, sicuti ostendimus, maximam facultatum animi exercitationem requirit » (I-M-666: 90).
4. Leur configuration anatomique les empêche d'utiliser les organes articulatoires de façon appropriée. Même les singes dont l'anatomie ressemble au maximum à celle des hommes ont des organes vocaux trop différents qui ne leur permettent pas de parler: « Mechanica ipsa organorum vocis conformatio praecipua, ut ego censeo, causa est, cur loqui omnino nequeant » (I-M-666: 90).

En fait, déjà en 1699, une étude d'Edward Tyson (1651-1708) concernant les ressemblances anatomiques entre l'homme et l'orang-outang avait été publiée: *Orang-outang, sive, Homo sylvestris: or, The anatomy of a pygmy compared with that of a monkey, an ape, and a man; to which is added, A philological essay concerning the Pygmies, the cynocephali, the satyrs and sphinges of the ancients*. Cette étude a été intégrée dans les recherches de Peter Camper (1722-1789), professeur de zoologie à l'université d'Amsterdam ainsi que de Groningen, qui rédigea lui-même une dissertation intitulée *Naturgeschichte des Orang-Outang und einiger andern Affen*. Dans cette œuvre, il reprinted en partie les thèses de Tyson. Camper écrit que les voyageurs croyaient que les orang-outangs étaient des hommes qui se refusaient de parler pour ne pas devoir subir le sort de l'esclavage (Camper 1779: 147). Tyson avait revendiqué l'identité des organes vocaux entre l'homme et l'orang-outang – thèse qui incita Camper à entreprendre des études anatomiques plus sérieuses (Camper 1779: 148). Camper conteste l'affirmation de Tyson en prétendant avoir trouvé une analogie remarquable entre les organes vocaux des orang-outangs et des grenouilles. L'orang-outang aurait aussi deux sacs attachés à la glotte. L'air produit dans la fente de la glotte perdrait sa vigueur en se déployant dans ces sacs et ainsi ne serait plus disponible pour la production sonore. L'émission vocale serait en outre empêchée à cause de la position de la glotte – thèse que les recherches modernes (cf. Aitchison 1996: 82/83) confirment en faisant appel au déplacement vers l'arrière des organes articulatoires au cours du processus de l'homínisation. Camper conclut de ses observations que les organes vocaux de l'orang-outang sont inappropriés à la production articulatoire (cf. Camper 1779:161).

Soave termine ses observations sur le « langage » des bêtes par une référence aux perroquets dont l'inclination à l'imitation est notoire. Selon Soave, ils n'imiteraient que les sons sans leur attacher des idées: « sed materialem ipsi verborum sonum tantummodo imitantur, non ullam hisce verbis ideam unquam adnectunt » (I-M-666: 91). De nos jours, des études approfondies effectuées par Irene Pepperberg et son groupe (Université d'Arizona) démontrent que les perroquets, après avoir suivi un entraînement approprié, peuvent atteindre un niveau d'abstraction étonnant et que leurs facultés ne se limitent point à une imitation purement mécanique (cf. Pepperberg 1999).

### 3. La composante épistémologique du traité de Soave

Après avoir longuement décrit l'état naturel dans lequel il a placé ses deux sauvages hypothétiques, Soave consacre le quatrième chapitre à la description de leurs facultés et connaissances naturelles. Quant au niveau de leurs connaissances, il est comparable à celui des enfants sauvages trouvés dans les bois dont Soave dresse une liste impressionnante dans le deuxième chapitre de sa dissertation:

Quod si quis etiam quaerat, quám fieri possit, ut tenella adhuc aetate absque ullo subsidio destituti diu vivant, atque adolescent; eadem inquam ratione, qua vixit **puer in Hassia inter lupos repertus anno 1344**; alius item annorum 12. eodem anno inventus in Weteravia; **alius annorum 16. in Hibernia inter oves silvestres deprehensus circa dimidium seculi XVII**; alius novennis inter ursos correptus in Lituano-Grodnensibus silvis anno 1662; **alius prope Hameliam inventus hoc ipso saeculo; puella insuper in silva Cranenburgensi prope Zwollam provinciae Ultrajectinae oppidum a rusticis capta anno 1717**; aliique de quibus fusé disserit Henricus Conradus Koenig Schediasmata suo de Hominum inter feras educatorum statu

naturali solitario; quibus addenda est **puella etiam, quam omnes novunt non multis ab hinc (2.) annis prope Cabilonum fuisse inventam.** (I-M-666: 4/5)

Cette liste, en partie rappelle des cas d'enfants sauvages qui avaient déjà été cités par Carolus Linneus (1707-1778) dans son *Systema naturae* (1753) où il établit une différence entre le *homo sapiens* et le *homo ferus* (cf. van der Wal 1999, Neis 1999, Neis 2003, Hassler / Neis 2009: I). Ce faisant, il conçoit les enfants sauvages plutôt comme des bêtes féroces que comme des hommes. En effet, pour Charles de Linné, les hommes sauvages, ce sont des quadrupèdes muets et hirsutes qui, par cette apparence extérieure, se distinguent de l'homme dit civilisé:

I. HOMO. Nosce te ipsum.

Sapiens. H[omo] diurnus; *varians cultura, loco.*

*Ferus.* Tetrapus, mutus, hirsutus.

*Juvenis Ursinus lithuanus.* 1661.

*Juvenis Lupinus hessensis.* 1544.

*Juvenis Ovinus hibernius.* *Tulp. Obs. IV: 9.*

*Juvenis Bovinus bambergensis.* *Camerar.*

*Juvenis Hannoveranus.* 1724.

*Pueri 2 Pyrenaici.* 1719.

*Puella Transisalana.* 1717.

*Puella Campanica.* 1731.

*Johannes Leodicensis.* *Boerhaav.*

(Linné [1753]1766: 28)

Comme les enfants sauvages en général, les deux enfants hypothétiques imaginés par Soave représentent le prototype de la table rase; ils n'auraient jamais rien appris de quiconque et ils n'auraient su que ce qu'ils auraient dû à eux-mêmes:

[...] quod animi vero facultates, rerumque cognitiones iis similes prorsus, quos in silvis repertos esse paullo ante commemoravimus, tales nempe, ut nihil ab ullo didicerint, nihil sciunt, quod non sibimet ipsi tantummodo debeant (I-M-666: 11).

Pour donner une meilleure idée de l'état cognitif des deux sauvages, Soave les compare à la statue imaginée par Condillac dans son *Traité des Sensations*. Ils se trouveraient exactement dans la même situation que la statue condillacienne du moment qu'elle disposerait de tous les sens et serait capable de pourvoir à sa conservation:

Si Statuam animatam a cl. Condillacco confictam nobis ab oculos proponamus eo quidem tempore, quo aquisito jam sensuum omnium ususibi ipsi cavere, et vitae conservationi prospicere incipit, perfectam prope horunce puerorum imaginem dispiciemus (I-M-666:11).

Suivant les théories sensualistes, Soave déclare que chez les deux sauvages hypothétiques, seuls les sens président à l'acquisition des connaissances. Les sensations sont alors divisées en trois espèces:

1. La sensation est liée à la conscience de la propre existence et non du monde extérieur. Comme exemples sont mentionnées des sensations telles que la faim, la soif et le froid.
2. La sensation est liée à des objets extérieurs.
3. Les sensations de la conscience intérieure et du monde extérieur se présentent toutes les deux simultanément (cf. I-M-666: 11).

Dans ce dernier cas, la conscience intérieure est pourtant nettement moins développée que dans le premier. Ce sont les objets extérieurs qui influencent avant tout la sensation.

Dans la dernière classe des sensations sont regroupées celles qui sont suscitées par le toucher, sens crucial de la statue condillacienne pour établir une relation nette entre la conscience intérieure et le monde des objets. C'est spécialement le toucher qui permet à Condillac de réfuter l'idéalisme radical de George Berkeley (1685-1753) qui nie l'existence d'un monde extérieur basée sur une conception radicale du sensualisme.

Pour Soave, le toucher assure le lien entre la conscience intérieure et le monde des objets, et il garantit l'existence réelle du monde extérieur:

[...] omnes Homines ab ineunte aetate de exteriorum objectorum praesentia per tactum admonitos, sensationes illas, quae ex eorum impressionibus oriuntur, ad objecta ipsa transferre (I-M-666: 11 /12).

Fidèle au système de Locke, Soave établit la différence entre la *sensation* et la *perception*. On parle de *sensation* quand la sensation est liée à la conscience de notre propre existence tandis que la *perception* se limite à la perception exclusive des objets du monde extérieur. Cette division entre sensation et perception avait déjà été établie par Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716). Il est net que la *sensation* est considérée comme un

principe actif alors que la *perception* est un principe passif. Pour que la perception puisse avoir lieu, il faut qu'il s'agisse d'objets qui touchent fortement les deux sauvages, il faut que ce soient des objets qui leur inspirent des émotions violentes. Il est question de *voluptas* et de *molestia* que ces objets doivent inspirer (cf. I-M-666: 12).

Soave se range expressément du côté de Condillac lorsqu'il cite la différence introduite par celui-ci dans son *Essai sur l'origine des connoissances humaines*. Condillac distingue la faculté de la *mémoire* de celle de l'*imagination*. Nous nous servons de la *mémoire* quand nous nous rappelons seulement les signes des idées (« cum idearum tantummodo signa revocamus ») (I-M-666:13) et nous nous servons de l'*imagination* quand nous nous rappelons les idées elles-mêmes ou bien les images des objets (« cum ideas ipsas, seu ipsas objectorum imagines revocamus ») (I-M-666: 13). Bien que les hommes de l'état de nature ne connussent pas de signes à l'aube de l'invention langagière, on ne pourrait leur nier la faculté de l'imagination (cf. I-M-666: 13), faculté que Condillac accordait même aux bêtes. Une autre faculté est beaucoup moins développée que l'imagination: c'est la *réflexion* dont les hommes de l'état de nature ne se servaient pas assez souvent (« neque satis ea facultate utentur quae \*Reflexio\* dicitur ») (I-M-666: 14).

Quant à la conception de la *réflexion*, Soave se prononce clairement en faveur du dualisme lockien pour refuser la théorie condillacienne. Condillac ne voyait dans la réflexion lockienne qu'une sensation transformée et blâmait l'auteur de l'*Essay* pour avoir fait des concessions à l'innéisme cartésien en établissant le principe de la *réflexion* à côté de celui de la *sensation*. Pour Soave, la conception lockienne semble plus convaincante car il existe une différence nette entre la sensation qui, d'après la tradition lockienne est considérée comme un principe passif, et la réflexion, principe plus actif puisque les opérations effectuées par l'âme elle-même sont l'objet de l'étude. A propos de la *réflexion*, Locke écrit: « I call this reflexion, the ideas it affords being such only as the mind gets by reflecting on its own operations within itself » (Locke 1959 [1690]: I, 124). Contrairement, la *sensation* est conçue par Locke comme un phénomène plutôt passif. Elle est « the source of most of the ideas we have » (Locke 1959: I, 123), mais on entrevoit tout de suite qu'elle n'est pas la source de toutes nos idées comme le voudrait Condillac.

Après avoir introduit ces données épistémologiques, Soave passe à la question des idées abstraites. L'esprit, selon lui, ne peut rien imaginer s'il n'y a ni image ni signe. Pour les idées abstraites, il n'y aurait pas d'image dans la réalité des choses, qui pourrait faciliter leur conception (cf. I-M 666: 16). Quant aux idées universelles, il préfère les qualifier de *notions* puisque dans ce cas aussi, il n'y a aucune image réelle qui leur correspond, mais elles sont une création pure de l'esprit. Suit une définition des *notions universelles*:

Ideae igitur universales [...] ac proprié nihil aliud sunt, nisi quarundam proprietatum, quas pluribus inesse individuis deprehendimus, abstractae notionés, quarum cum imago nulla existat, signo aliquo et simul nectantur, et animo objiciantur necesse est (I-M-666: 18).

Pour se servir des *notions universelles*, il est donc nécessaire d'inventer des signes quel'esprit doit accepter comme représentants du concept abstrait.

Il est évident que les deux sauvages ne disposent pas de notions universelles car ils se trouvent juste à l'aube de l'invention langagière et ne connaissent pas encore l'usage des signes. A peu près les mêmes observations qu'on vient de faire sur les notions universelles sont valables pour la faculté de *judgement*. Le *judgement* est défini par Soave comme *comparatio idearum inter se* (I-M-666: 22), la comparaison des idées entre elles. Comme les deux sauvages manquent de signes, ils sont incapables de concevoir la valeur relative des choses et de les comparer. Ainsi, ils sont en plus privés de la faculté de *judgement*. L'absence de cette faculté ne doit néanmoins pas représenter un inconvénient pour ces deux personnages puisque la vie de l'état naturel exige plutôt des réactions subites et exige un comportement prompt à la défense et à la conservation de soi-même. Ainsi, dans la majorité des situations auxquelles doivent faire face les hommes de l'état de nature, la faculté de l'*imagination* paraît d'une utilité nettement plus grande que celle du *judgement*. Par exemple, Soave imagine que l'un des sauvages est attaqué par un serpent. Si dans un pareil cas, il se mettait à réfléchir s'il convient plutôt de rester ou de s'enfuir, en pesant largement la situation, il perdrait peut-être la vie pour avoir trop hésité. En de pareilles circonstances, l'imagination lui inspirerait qu'il pourrait être mordu par le serpent et en mourir et l'inciterait ainsi à prendre la fuite aussi vite que possible (cf. I-M-666: 22).

#### **4. Conséquences des données épistémologiques et anthropologiques pour l'invention du langage**

Après avoir présenté les données épistémologiques et anthropologiques supposées pour l'état de nature, Soave parle de la composante matérielle du langage. Il décrit les articulations et les gestes naturels et explique pourquoi de naturels ils pouvaient devenir artificiels. Il suppose l'existence de deux sortes de signes: signes naturels et signes artificiels. Cette conception des signes est analogue à celle que Condillac avait inventée dans son *Essai*, mais qu'il refusait plus tard dans la *Grammaire*. Parmi les signes naturels, il regroupe des signes qui résultent de mécanismes organiques tels que les sensations de peur, de tremblement, de douleur, de joie, etc. (cf. I-M-666: 24). Ces signes naturels peuvent devenir signes artificiels dès le moment où ils sont utilisés



délibérément et ne sont plus des processus résultant d'un mécanisme corporel (cf. I-M-666: 24). Tout comme les sons articulés, les gestes peuvent aussi subir une transformation du naturel vers l'artificiel. Ainsi, la main ouverte signifie un désir, un hochement de tête signifie un refus (cf. I-M-666: 26).

Pourtant ce langage d'action à la condillacienne ne pouvait pas répondre à toutes les exigences qui s'éveillaient chez le couple sauvage. Il fallait trouver des dénominations pour des objets distants; il y avait l'obscurité et des obstacles que ce langage d'action ne pouvait pas surmonter. C'est pourquoi l'invention du langage articulé devint une nécessité, contrairement à ce qu'en pense Rousseau.

Pour Soave, l'imitation des animaux et des objets sonores joue un rôle fondamental pour l'invention du langage. Il s'avère fidèle adepte du président de Brosses (1709-1777) dont il cite fréquemment le *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie* (1765). De même que chez de Brosses, le rôle attribué à l'onomatopée est d'une grande importance. De Brosses croyait que certaines combinaisons consonantiques exprimaient précisément le caractère de la chose. Par exemple, *st* était un signe de stabilité et de constance (De Brosses 1765: I, 261) tandis que le nexus *fl* indiquait le caractère fluide d'une chose (De Brosses 1765: I, 263-264). Contrairement au président de Brosses, Soave ne croit pas que ces combinaisons consonantiques sont le résultat nécessaire de la configuration anatomique des organes vocaux. S'il y avait un rapport naturel entre les mots et les choses, la question de l'Académie de Berlin serait superflue.

Suit une bonne partie de la dissertation qui est consacrée à l'invention des différentes parties du discours (*partes orationis*), mais qui, par rapport aux autres participants au concours n'offre rien de surprenant. L'impératif y est considéré comme le mode qui fut d'abord inventé, bien qu'il n'eût pas été le mode de base puisque les sauvages n'auraient pas exhorté les animaux à mugir ou à rugir (I-M-666: 42). Une description comparable à celle de Rousseau est consacrée au passage du langage à la société. Le rôle crucial de l'agriculture qui marque la fin d'une longue période de nomadisme est accentué. La tranquillité de la vie pastorale permet l'invention du chant, de la poésie et constitue ainsi le début d'un processus de civilisation, qui va de pair avec le perfectionnement du langage humain. La description soavienne rappelle dans ce passage maints paragraphes du *Discours* et de l'*Essai sur l'origine des langues* rousseauistes.

## 5. Conclusion

Les observations précédentes visaient à présenter une contribution importante à la virulente question sur l'origine du langage, qui aborde soit le côté anthropologique, soit l'aspect épistémologique du problème. Porté par un intérêt vif pour l'homme ainsi que pour le fonctionnement des processus cognitifs, Soave essaie de brosser un portrait vivant lorsqu'il évoque les données anthropologiques de l'état de nature. Lorsqu'il est question des cognitions des deux sauvages hypothétiques, il s'avère disciple fidèle de Locke et de Condillac qu'il cite précisément et dont il adopte et discute les théories. Nous tenons à souligner que la dissertation de Soave se distingue par l'abondance du matériel présenté, la richesse des arguments et le niveau scientifique tout à fait remarquable pour l'époque. Cette contribution en langue dite savante a le mérite d'être rédigée dans un style souvent flatteur. Tous ces aspects justifient la résurrection d'un traité demeuré dans l'ombre du vainqueur du concours, d'un traité qui sait autant plaire qu'instruire.

## Bibliographie

- [1]. Aarsleff, Hans (1974): "The Tradition of Condillac: the Problem of the Origin of Language in the Eighteenth Century and the Debate in the Berlin Academy before Herder". *Studies in the History of Linguistics. Traditions and Paradigms*. Ed. by Dell H. Hymes. Bloomington/Ind.: Indiana University Press: 93-156.
- [2]. Aitchison, Jean (1996): *The seeds of speech. Language origin and evolution*. Cambridge: Cambridge University Press.
- [3]. Archiv der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften: Signaturen I-M-663 bis I-M-686 (Preisschriften 1771)
- [4]. Archiv der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften: *Mémoires pour le prix de la Classe spéculatives de 1771* (Signaturen I-VI-10, Teil I, Bl.1 9-22r).
- [5]. Berkeley, George (1871): *The Works of George Berkeley including many of his writings hitherto unpublished with prefaces, annotations, his life and letters, and an account of his philosophy by Alan Campbell Fraser*. 4 vols. Oxford: Clarendon Press.
- [6]. Borst, Arno (1995): *Der Turmbau von Babel. Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker*. 4 Bde. München: Deutscher Taschenbuch Verlag.
- [7]. Brosses, Charles de (1765): *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie*. 2 vols. Paris: Saillant.
- [8]. Buffon, Georges-Louis Leclerc Comte de (1771 [1749]): *De l'homme*. Présentation et notes de Michèle Duchet. Paris: François Maspero.

- [9]. Camper, Peter (1779): *Naturgeschichte des Orang-Utang und einiger andern Affen, des afrikanischen Nashorns & des Rennthiers*. Düsseldorf: Daenzer.
- [10]. Claparède, Édouard (1935): "Rousseau et l'origine du langage". *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*. XXIV: 95-119.
- [11]. Condillac, Étienne Bonnot de (1754): *Traité des sensations: à Madame la Comtesse de Vassé, par M. L'Abbé de Condillac, de L'Académie Royale de Berlin. Ut potero, explicabo: nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint & fixa, quae dixero: sed, ut homunculus, probabilia conjecturâ sequens. Cic. Tusc. quaest. l. 1. c. 9. Tome I (1754)A Londres [i.e. Paris?]: & se vend a Paris, chez de Bure L'Aîné, Quay des Augustins, à Saint Paul*.
- [12]. Condillac, Étienne Bonnot de (1947 [1746]): "Essai sur l'origine des connoissances humaines". *Œuvres philosophiques de Condillac*. Texte établi et présenté par Georges Le Roy. (Corpus général des Philosophes Français publié sous la direction de Raymond Bayer). Paris: Presses universitaires de France, I: 1-118.
- [13]. Condillac, Étienne Bonnot de (1947 [1755]): "Traité des animaux". *Œuvres philosophiques de Condillac*. Texte établi et présenté par Georges Le Roy. (Corpus général des Philosophes Français. Tome XXXIII.). 3 vols. Paris: Presses Universitaires de France; I: 337-379.
- [14]. Copineau, Abbé de (1774): *Essai synthétique sur l'origine et la formation des langues*. Paris: Ruault.
- [15]. Derathé, Robert (1970): *Jean-Jacques Rousseau et la science politique de son temps*. Paris: Vrin.
- [16]. Derathé, Robert (1979): *Le Rationalisme de Jean-Jacques Rousseau*. (Réimpression de l'édition de Paris, 1948). Genève: Slatkine Reprints.
- [17]. Diderot, Denis (1757): *Le Fils naturel, ou Les épreuves de la vertu*. Comédie en 5 actes et en prose, avec l'histoire véritable de la pièce. Amsterdam.
- [18]. Diderot, Denis (1758): *Le père de famille*. Comédie en cinq actes, et en prose, avec un discours sur la poésie dramatique. Amsterdam.
- [19]. Droixhe, Daniel / Gerda Haßler (1989): "Aspekte der Sprachursprungsproblematik in Frankreich in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts". *Theorien vom Ursprung der Sprache*. Hrsg. v. Joachim Gessinger & Wolfert von Rahden. 2 Bde. Berlin: de Gruyter: Bd I: 312-358.
- [20]. Duchet, Michèle (1971): *Anthropologie et Histoire au Siècle des Lumières. Buffon, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Diderot*. Paris: François Maspero.
- [21]. Duchet, Michèle / Michel Launay (1967): "Synchronie et diachronie: 'Essai sur l'origine des langues et le second Discours'". *Revue internationale de philosophie*, 82. Vingt et unième année. Revue trimestrielle. Fascicule 4. 1967: 421-442.
- [22]. Fetscher, Iring (1975): *Rousseaus politische Philosophie. Zur Geschichte des demokratischen Freiheitsbegriffes*. Dritte überarbeitete Auflage. Frankfurt a. M.: Suhrkamp.
- [23]. Gensini, Stefano (1999): "Epicureanism and Naturalism in the Philosophy of Language from Humanism to the Enlightenment". *Sprachtheorien der Neuzeit I. Der epistemologische Kontext neuzeitlicher Sprach- und Grammatiktheorien*. Hrsg. v. Peter Schmitter. Tübingen: Narr: 44-92.
- [24]. Gessinger, Joachim / Wolfert von Rahden (Hrsg.) (1989): *Theorien vom Ursprung der Sprache*. Hrsg. v. Joachim Gessinger & Wolfert von Rahden. 2 Bde. Berlin: de Gruyter.
- [25]. Grande Dizionario Enciclopedico Utet (1972): 17. Scu – Sum. 3. ed., interamente riveduta e accresciuta. Torino. Unione Tipografica – Editrice Torinese.
- [26]. Harnack, Adolf von (1900): *Geschichte der Königlich-Preußischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*. 3 Bde. Berlin: Reichsdruckerei.
- [27]. Haßler, Gerda (1997): "Sprachtheoretische Preisfragen der Berliner Akademie in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts. Ein Kapitel der Debatte um Universalien und Relativität". *Romanistik in Geschichte und Gegenwart*. Jahrg. 3, Heft I: 3-26.
- [28]. Haßler, Gerda / Peter Schmitter (Hrsg.) (1999): *Sprachdiskussion und Beschreibung von Sprachen im 17. und 18. Jahrhundert*. Münster: Nodus Publikationen.
- [29]. Haßler, Gerda / Cordula Neis (2009): *Lexikon sprachtheoretischer Grundbegriffe des 17. und 18. Jahrhunderts*. 2 Bde. Berlin / New York: De Gruyter.
- [30]. Herder, Johann Gottfried (1978): *Johann Gottfried Herder. Abhandlung über den Ursprung der Sprache. Text, Materialien. Kommentar*. Hrsg. v. Wolfgang Proß. München: Carl Hanser Verlag.
- [31]. Juliard, Pierre (1970): *Philosophies of Language in Eighteenth-Century France*. The Hague / Paris: Mouton.
- [32]. Linné, Carl von ({1753} 1766): *Caroli a Linné [...] Systema naturæ per regna tria naturæ, secundum classes, ordines, genera, species, cum characteribus, differentiis, synonymis, locis*. Editio duodecima, reformata. Holmiæ: impensis direct. Laurentii Salvii.

- [33]. Locke, John (1959 [1690]): *An Essay concerning human Understanding*. Ed. Alexander Campbell Fraser. 2 vols. Oxford. Clarendon Press.
- [34]. Lovejoy, Arthur Oncken (1950): *The great Chain of Being. A Study in the History of an Idea*. Cambridge / Massachusetts: Harvard University Press.
- [35]. Lucretius, Titus Carus (1959): *De rerum natura*. Ed. J. Martin. Leipzig: B. G. Teubner.
- [36]. Megill, Allen Dickson (1974): *The Enlightenment Debate on the Origin of Language*. New York: Columbia University.
- [37]. Neis, Cordula (1999): "Zur Sprachursprungsdebatte der Berliner Akademie (1771). Topoi und charakteristische Argumentationsstrukturen in ausgewählten Manuskripten". *Sprachdiskussion und Beschreibung von Sprachen im 17. und 18. Jahrhundert*. Hrsg. v. Gerda Haßler & Peter Schmitter. Münster: Nodus Publikationen: 127-150.
- [38]. Neis, Cordula (2002): "Francesco Soave e la sua posizione sull'origine del linguaggio: dal dibattito all'Accademia di Berlino (1771)". *D'uomini liberamente parlanti*. A cura di Stefano Gensini. Roma: Editori Riuniti: 191-218.
- [39]. Neis, Cordula (2003): *Anthropologie im Sprachdenken des 18. Jahrhunderts. – Die Berliner Preisfrage nach dem Ursprung der Sprache (1771)*. Berlin / New York: De Gruyter.
- [40]. Neis, Cordula (2006): "Origin of Language Debate". *Encyclopedia of Language and Linguistics (ELL)*. Ed. by Keith Brown (Editor-in-Chief). Second edition. Oxford. Elsevier: vol. 9, 98-103. [45] Ricken, Ulrich (1984): *Sprache, Anthropologie, Philosophie in der französischen Aufklärung*. Berlin: Akademie-Verlag.
- [41]. Pepperberg, Irene (1999): "Unterhaltung mit Alex, dem Graupapagei". *Spektrum der Wissenschaft-Spezial*. Spezial 3/1999: 60-64.
- [42]. Ricken, Ulrich et. al. (Hrsg.) (1990): *Sprache und Philosophie in der europäischen Aufklärung*. Berlin: Akademie-Verlag.
- [43]. Rousseau, Jean-Jacques (1992 [1755]): *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes. Discours sur les sciences et les arts*. Chronologie et introduction par Jacques Roger. Paris: GarnierFlammarion.
- [44]. Rousseau, Jean-Jacques (1762): *Émile, ou de l'éducation*. Amsterdam: chez Jean Néaulme, Libraire.
- [45]. Rousseau, Jean-Jacques (1968 [1781]): *Essai sur l'origine des langues où il est parlé de la mélodie et de l'imitation musicale*. Édition critique, avertissement et notes par Charles Porset. Bordeaux: Ducros.
- [46]. Schlieben-Lange, Brigitte (1984): "Vom Vergessen in der Sprachwissenschaftsgeschichte. Zu den 'Ideologen' und ihrer Rezeption im 19. Jahrhundert". *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik*. 14, 53/54: I -36.
- [47]. Schmitter, Peter (Hrsg.) (1999): *Sprachtheorien der Neuzeit I. Der epistemologische Kontext neuzeitlicher Sprach- und Grammatiktheorien*. Tübingen: Narr.
- [48]. Sgard, Jean (Éd.) (1982): *Condillac et les problèmes du langage*. Genève / Paris: Éditions Slatkine.
- [49]. Soave, Francesco [1770] (1847): *Grammatica ragionata della lingua italiana. Adattata all'uso e all'intelligenza comune*. Milano: Società tipogr. de' classici italiani.
- [50]. Soave, Francesco (1813 [1791]): *Istituzioni di Logica, metafisica ed etica*. Venezia: Sebastiano Valle.
- [51]. Soave, Francesco (1813 [1770]): "Ricerche intorno all'istituzione naturale di una società e di una lingua (e all'influenza dell'una e dell'altra su le umani cognizioni)". (*Opuscoli metafisici*. Vol 5). Venezia 1813: 7-152.
- [52]. Starobinski, Jean (1971): *Jean-Jacques Rousseau: la transparence et l'obstacle*. Suivi de sept essais sur Rousseau. Paris: Gallimard.
- [53]. Süßmilch, Johann Peter (1766): *Versuch eines Beweises, daß die erste Sprache ihren Ursprung nicht vom Menschen, sondern allein vom Schöpfer erhalten habe*. Berlin: Buchladen der Realschule.
- [54]. Sulek, Antoni (1989): "The Experiment of Psammetichus: Fact, Fiction, and Modell to follow". *Journal on the History of Ideas*. Oct.-dec. 1989: 645-651.
- [55]. Tyson, Edward (1699): *Orang-outang, sive, Homo sylvestris: or, The anatomy of a pygmie compared with that of a monkey, an ape, and a man; to which is added, A philological essay concerning the Pygmies, the cynocephali, the satyrs and sphinges of the ancients*. London: Bennett.
- [56]. Wal, Marijke J. van der (1999): "Feral Children and the Origin of Language Debate: the Case of the Puella Trans-Isalana or the Kranenburg Girl (1717)". *Sprachdiskussion und Beschreibung von Sprachen im 17. und 18. Jahrhundert*. Hrsg. v. Gerda Haßler & Peter Schmitter. Münster: Nodus Publikationen: 151-161.

### **Profil de l'auteur /Author Profile**



**Cordula Neis** est professeure de linguistique française à l'Europa-Universität Flensburg, Allemagne. Elle a occupé des postes de professeure invitée en linguistique romane et en didactique des langues romanes aux universités de Potsdam et de Paderborn. Elle a publié de nombreux ouvrages sur l'histoire des concepts linguistiques et sur les théories linguistiques du siècle des Lumières. Ses recherches portent sur la théorie et la philosophie du langage ; l'histoire de la linguistique romane ; la recherche sur les Lumières ; l'anthropologie linguistique ; l'histoire des concepts ; l'histoire du signe, de l'écriture, de l'orthographe et de la phonétique en linguistique et en sciences culturelles ; les systèmes d'écriture et l'histoire de l'écriture ; l'oralité et la scripturalité ; la translatoologie ; l'histoire de l'enseignement des langues ; les approches holistiques de l'enseignement des langues étrangères et la relation entre la langue et la musique.

**Cordula Neis** is Professor of French Linguistics at the Europa University, Flensburg, Germany. She has held visiting fellowships in Romance Linguistics and Didactics of Romance Languages at the universities of Potsdam and Paderborn. She has published extensively on the history of linguistic concepts and on language theories of the Enlightenment. Her research interests are in the theory and philosophy of language; the history of Romance linguistics; Enlightenment research; linguistic anthropology; the history of concepts; the history of the sign, writing, orthography and phonetics in linguistics and cultural sciences; writing systems and the history of writing; orality and literacy; translation studies; the history of language teaching; holistic approaches to foreign language teaching and language and music.